

# Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau  
[www.academiedebearn.org](http://www.academiedebearn.org)

## Bulletin de liaison décembre 2023

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial de Marc Bélit

Novembre passe avec les premières grues qui s'en vont vers le sud. Leurs cris aigres sonnent dans la nuit comme sonnent à la fin de l'été les clarines des troupeaux qu'on rassemble pour les mettre à l'étable. Les premières pluies froides se décident à tomber dru sans catastrophe comme il s'en produisit un peu partout en France. Qui dira qu'il n'y a plus de saisons ! Il y en a toujours mais elles ont une allure cataclysmique trop souvent.

L'Académie a poursuivi des travaux et déroulé ses rencontres. Celle qui intronisa le Général Lecointre fut la plus solennelle et le texte intégral (trop long pour un bulletin) sera publié plus tard dans la revue.

Nous avons parlé du Patrimoine avec la souriante madame Devos (n'hésitez pas à cliquer sur les liens proposés à votre lecture). Les chroniques des uns et des autres appellent au voyage et parfois le train est en panne. Le temps est loin où l'horaire et l'efficacité de la SNCF était proverbiale. Il est rare aujourd'hui qu'on puisse gagner la capitale dans les temps escomptés, que ce soit par air ou par rail. C'est ainsi, le temps s'allonge à mesure que les distances semblent s'effacer. À méditer tout de même.

C'est ainsi que gagnèrent d'un bon pas un certain nombre de nos confrères et consœurs comme on dit (bien que j'aie du mal avec ce « consœur » qui me paraît un peu désuet, mais promis je vais m'amender), gagnèrent donc une bonne auberge dont quelques photographies vous donneront une idée (quoique nombre d'entre vous connaissent l'adresse je présume).

Et nous lisons des livres et parfois nous en parlons et pas seulement à table, et puis nous égrenons des souvenirs, là-dessus Marie-Luce est inégalable dans l'évocation du Béarn d'autrefois.

Et c'est ainsi qu'elle nous fait passer en décembre, mois durant lequel nous aurons notre Assemblée générale où nous vous attendons nombreux, car nous parlerons non seulement du passé mais aussi de l'avenir, qui sera comme vous le savez, celui de notre centenaire !

### SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 2 Réception du général Lecointre (résumé et photos)
- 3 Conversation académique du 23 novembre 2023
- 5 Thierry Moulouguet "Cheminements de novembre"
- 7 Jean Cazanave *Jamais contents*
- 8 Paul Mirat *Le Madiran du Nouveau Monde*
- 11 Marc Bélit *Un portrait de Mathias Enard*
- 12 Brèves
- 15 Castaing
- 19 L'académie aux champs et à la table
- 21 Marie-Luce Cazamayon, *Enfin décembre !*

## Réception du général Lecointre (résumé et photos)

Pour la deuxième fois, l'Académie recevait le Général François Lecointre en qualité d'Académicien le 6 novembre au Parlement de Navarre. (les discours seront publiés dans le prochain numéro de la Revue de l'Académie de Béarn.



L'assemblée académique



Deux généraux dans notre Académie  
Général Baud, Général Lecointre.  
A la tribune.



Le général Lecointre, le président Marc Bélit, le secrétaire  
Etienne Lassailly (photos P.Peyré)

## Conversation académique du 23 octobre 2023



**Madame Cécile Devos**

Le 23 octobre 2023, nous recevons Cécile Devos pour une conversation académique autour de l'inventaire du patrimoine.

« Recenser, étudier, faire connaître », telle est la devise de l'Inventaire général du patrimoine culturel. Créée en 1964 par André Malraux, ministre des Affaires culturelles, et André Chastel, historien de l'art, cette entreprise, menée alors par les services de l'État, s'attache depuis à l'étude des composantes architecturales, historiques et culturelles d'une province ou d'un pays (aujourd'hui en dit «territoire »).

L'inventaire du patrimoine de Pau a débuté en 2010 afin de conforter la candidature de la Ville au label Ville d'art et d'histoire. Ce label du ministère de la Culture est obtenu en 2012. Il certifie l'engagement d'une municipalité au service de la valorisation de son cadre de vie, de la préservation et de la transmission de son histoire et de son patrimoine bâti et paysager. La compétence de l'Inventaire est décentralisée aux régions en 2004.

L'inventaire du patrimoine de Pau est ainsi bâti et ordonné en collaboration avec la Région Nouvelle-Aquitaine et Cécile Devos en est la cheville ouvrière à Pau.

Les sujets et le périmètre à traiter sont choisis en fonction des besoins des collectivités et de leur intérêt patrimonial. Au départ de l'enquête, plusieurs orientations ont été définies : un recensement systématique du bâti dans le périmètre du centre ancien, la possibilité de travailler par thèmes hors de ce périmètre pour étudier par exemple la friche industrielle des Rives du gave, la villégiature ou l'architecture religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les connaissances rassemblées, analyse, couverture photographique et documents d'archives, sont hébergées dans des bases de données pour être accessibles au plus grand nombre. <https://www.patrimoine-nouvelle-aquitaine.fr/accueil-portal.aspx>

Elles enrichissent le diagnostic de l'architecture du territoire, servant aussi à sa protection, à sa restauration et à sa transmission dans les différents cadres possibles. Cette étude a aidé à décrocher le classement au titre des Monuments historiques de l'église Saint-Martin en 2021, soutenu l'élaboration du PLU intercommunal (2020) ou celle du Site patrimonial remarquable (2020-2022).

<https://www.patrimoine-nouvelle-aquitaine.fr/Default/leglise-saint-martin-de-pau.aspx>

Dans ce contexte, l'architecture domestique a fait l'objet d'une enquête au long cours : ont été étudiées ses modalités d'insertion dans la ville et son intégration dans un espace régi par différentes administrations, ses formes, techniques et types constructifs, ses bâtisseurs, du maçon ou du charpentier à l'architecte Grand Prix de Rome.

Cette synthèse fait l'objet d'un ouvrage à paraître d'ici la fin de l'année, normalement disponible pour les rencontres littéraires « Les Idées mènent le monde ». *Habiter Pau, du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> siècle*, éd. Le Festin, fin 2023.

L'année 2024 sera consacrée à l'étude et à la valorisation du patrimoine sportif de la ville « Reine des Sports ». Jeu de paume, hippodrome, golf mais aussi stade nautique, Croix-du-Prince ou plantier, la ville est riche en équipements, ceux destinés à l'agrément des hivernants d'une part, mais aussi ceux qui ensuite, au XX<sup>e</sup> siècle, ont accueilli des sports nouveaux et permis de toucher un plus large public.

E.L

## Thierry Moulouguet

### « Cheminements de Novembre »

Sur tous les calendriers, la fin de semaine des 3 et 4 Novembre est marquée comme la conclusion des vacances de la Toussaint et des retours pour la rentrée du 5 Novembre. Mais cette information simple n'a vraisemblablement pas atteint les hautes sphères de la SNCF qui dans leur très grande sagesse ont eu la lumineuse idée de choisir cette date pour réaliser des travaux lourds de structure en gare de Dax. On imagine le nombre de personnes qui devaient être sur la ligne de décision et qui n'ont pas sourcillé devant les conséquences de cette occurrence pour les voyageurs particulièrement nombreux à ce moment-là. Ces travaux ont en effet entraîné la neutralisation des voies Bordeaux-Bayonne du Samedi 14H au Dimanche 14H, reportant des milliers de voyageurs sur des bus pour gagner la gare de Bordeaux depuis Bayonne, en passant par Dax, Morcenx et Fature. Étant parmi ceux-ci, je me suis retrouvé quelques années en arrière lorsque ma grand-mère nous amenait par le train sur la Côte Basque et que nous mettions huit heures depuis Paris, en s'arrêtant à Orléans, Tours, Châtelleraut, Poitiers, Angoulême, Libourne et Bordeaux avant la traversée des Landes. Partis à 15H40 de Bayonne, nous sommes arrivés à 23H40 à Paris. Naturellement, cet épisode n'a valu aucune explication détaillée de la SNCF, ni la moindre excuse pour la gêne occasionnée à des voyageurs qui sont aussi ses clients. Rapporté aux événements de l'époque, il est clair que ce petit embarras n'a aucune importance. Je m'en fais néanmoins l'écho parce qu'il est significatif d'un mode de gestion et de relations avec le public qui pourrait sans grand effort être amélioré.

Mais ce qu'il me restera de ce périple me rappelant les unités de temps de mon enfance, c'est une lecture qui aurait pu m'accompagner encore de longues heures : celle de « La paix des cimes », un ouvrage qui reprend les chroniques et éditoriaux donnés par François Mauriac entre 1948 et 1955. Quelle vivacité, quel humour, quelle maîtrise d'une culture encyclopédique quelle exigence au fil de ces pages que nombre de thèmes relient à notre actualité. La question posée d'entrée touche au cœur de l'Histoire : comment survivre à la jonction de l'enfer concentrationnaire et de l'ère atomique ? A cette interrogation existentielle, François Mauriac répond en ouvrant plusieurs chemins : s'abandonner à l'image du Christ sur la croix et au message chrétien qui entretiennent contre vents et marées une espérance , reconnaître malgré tout la dignité de l'homme dans son affrontement contre le tragique de la condition humaine , ressentir son lien avec la nature et l'univers au travers de son enracinement familial et régional tel qu'il nous le fait ressentir lorsqu'il évoque Malagar, les Landes ou Bordeaux en éclairant tout ce qui fait la beauté de notre région, s'engager dans les combats de l'époque au service des valeurs léguées par une culture humaniste et chrétienne et il faut relire ces pages consacrées à défendre l'amnistie après la guerre, à lutter contre l'emprise du communisme et dénoncer la chappe de plomb qui s'était abattue sur l'Europe de l'Est, à dénoncer la faillite de la quatrième République , à appeler à la fin du colonialisme. C'était le temps où les grands sujets étaient débattus dans les journaux et sur les tribunes par des voix qui venaient de loin et qui portaient loin, essentiellement indépendantes, comme celles de François Mauriac, Albert Camus

ou Raymond Aron . Une autre époque certes, mais avec des messages que l'on peut reprendre aujourd'hui car ils sont de tous les temps face à l'affaiblissement de la démocratie, la montée des régimes autoritaires, les attaques contre la liberté de pensée, les guerres anciennes ou nouvelles mais toujours les guerres. Albert Camus et François Mauriac n'ont pas toujours été d'accord, mais ils se rejoindraient certainement sur la conclusion du mythe de Sisyphe : il faut imaginer Sisyphe heureux ! François Mauriac nous en montre le chemin. Décidément, ces heures passées à l'aune de « La paix des cimes » furent bien courtes.

## Jean Casanave

### **Jamais contents**

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les paysans étaient réputés comme étant les champions du mécontentement. Pas une année sans que la nature ne vienne contrarier leurs espoirs. Le gel, la pluie, le soleil, la grêle, le vent, les oiseaux et pour finir « la limace » conjuguèrent leurs efforts pour contrarier le travail des cultivateurs. Il se trouve que cette année ma voisine m'a glissé au creux de l'oreille une nouvelle stupéfiante qui avait quelque chose d'inconvenant : « une récolte de maïs et de foin fantastique » !! Et elle ajoutait : « On n'a pas à se plaindre ! » N'ébruyez pas cette parole. Elle est révolutionnaire, presque contre nature !

Il faut croire que beaucoup de Français sont devenus paysans sans le savoir ! Pas une frange de la population qui ne se plaigne amèrement et régulièrement de la vie qui est la sienne.

Les patrons surtaxés qui ne trouvent pas de main-d'œuvre ; les syndicats qui s'insurgent contre le report de l'âge des retraites ;

Les jeunes médecins qui refusent une affectation d'office à la campagne ou qui demandent des « motivations supplémentaires » car soigner les gens est sans doute une motivation insuffisante ;

Les automobilistes qui reprennent le vélo pour cause de carburant trop coûteux mais qui vilipendent Les chauffeurs imprudents ;

Les piétons qui redoutent les trottinettes ;

Les usagers des trains toujours en retard ;

Les motards accusant de tous les maux ces routes mal entretenues par les pouvoirs publics ;

Les assureurs pris de court par les intempéries ;

Les chasseurs qui veulent pratiquer leur religion le dimanche comme les promeneurs ;

Les ouvriers qui se méfient de la main-d'œuvre étrangère ;

Les locaux qui détestent les résidents secondaires ;

Les industriels qui redoutent la concurrence chinoise ;

Les vacanciers pressés qui insultent les trop lents camping-cars !

Quant au gouvernement, il déplore l'irresponsabilité des députés tandis que le parlement vitupère contre la surdité de l'exécutif. Et vous pouvez ajouter à la liste, elle est sans fin...

On en oublierait presque celles et ceux qui font la queue devant les restaurants du cœur, qui campent sur les trottoirs et sous les ponts, qui comptent à un euro près, qui ne « s'en sortent pas ». Et tous ces invisibles solitaires qui frôlent les murs en gardant l'apparence de la normalité...

Finalement, le mécontentement n'est-il pas une affaire de proportion gardée ? Il suffit parfois de demander à ceux qui se plaignent de se mettre à la place de ces populations qui, à nos portes, se déplacent sous les bombes avec un baluchon sur la tête, de ces mères qui ne peuvent plus nourrir leur bébé, de ces vieux qui ne savent pas où ils dormiront, pour que l'intensité du mécontentement et de la colère baisse d'un cran ! Malgré cela, certains n'hésiteront pas à se plaindre encore en arguant que la misère des uns ne doit pas discriminer le mal-être des autres ! Et il y a même fort à parier qu'à la lecture de cette page innocente, une avalanche d'insatisfactions et de commentaires désagréables s'abatte sur le dos de ce vieux chroniqueur qui ne sait plus dans quel monde il vit ! Jamais contents ? A défaut d'être toujours contents, les sages savent se contenter...

## Paul Mirat

### Le Madiran du Nouveau Monde



**Vignoble du Madiran**

En 1999, après avoir passé une dizaine d'années à Londres dans le commerce du vin puis une quinzaine à la tête d'une imprimerie et maison d'édition paloise, je décide de changer à nouveau de vie. Imprimeur la semaine, éditeur le week-end, courant les salons du livre avec un cartel d'auteurs : je ne vois plus grandir mes enfants. A l'horizon de l'an 2000, je décide donc de changer radicalement d'activité. Très amicalement, le patron de presse François Loustalan me tend la main et me propose de réaliser des portraits pour l'un de ses journaux, j'accepte et me lance avec un peu d'appréhension dans cette nouvelle aventure. Mon premier « cobaye », Jean-Jacques Lesgourgues, un homme d'affaire très étonnant, me donne rendez-vous dans un hôtel palois dont il est à l'origine de la création. Nous nous retrouvons, sa femme l'accompagne et nous commençons l'interview. Il a sillonné le monde à grandes enjambées, vécu à New-York, à Séville, au fil des ans il a réuni une collection d'œuvres contemporaines qui a aujourd'hui une réputation internationale ; ses vins et son Armagnac connaissent eux-aussi un succès planétaire, l'homme est passionnant, sa femme charmante, l'entretien se passe à merveille, nous décidons de déjeuner ensemble. La discussion roule joyeusement quand Jean-Jacques rappelle à sa femme qu'ils partent à Montevideo la semaine suivante. Anne-Marie se récrie : pas question, le voyage est très long, j'ai trop de choses à faire ici et je t'ai déjà dit que je ne viendrai pas. Anne-Marie ne plaisante pas, Jean-Jacques pique du nez dans son assiette : un ange passe. Ce n'est vraiment le genre d'homme à tourner autour du pot : il me propose du tac au tac de l'accompagner car il a un projet là-bas, au pays de nos grands hommes : Lautréamont, Supervielle et Laforgue.

L'Uruguay, comme l'Argentine et la Californie ont connu une très forte immigration de Basques et de Béarnais dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont notamment importé le cépage Tanat qui donne le Madiran. Un vin de garde, très charpenté et dont raffolaient Normands et Vikings car il était le seul à supporter un long voyage en mer. Notre coin du Béarn a du longtemps payer un tribut en laine et vins du Vic-Bilh sous peine de voir ses villes rasées comme ce fut le cas pour Oloron et Lescar en 846, ainsi que Bayonne.

Jean-Jacques voulait, à l'encontre des premiers migrants béarnais qui avaient planté la vigne dans les terres grasses et fertiles du Rio de la Plata, créer un nouveau vignoble en plein cœur des terres arides de la Pampa uruguayenne. Un ami géologue lui avait signalé une zone de schistes verticaux dans la région de San Juan qu'il m'invitait à visiter avec lui. Je n'en croyais pas mes oreilles. Anne-Marie m'encourage, je sais mon passeport en règle, rien de bien urgent ne m'attend dans les jours qui viennent, j'accepte sans me faire prier.

Le départ se fait à Fontarabie où je découvre le plus petit aéroport que j'ai jamais vu, l'avion se cabre à mort pour éviter vagues et collines et nous voilà en route pour Madrid. Comme nous devons tuer plusieurs heures avant de nous envoler pour Buenos-Aires, j'ai prévenu mon ami madrilène, Pablo, de ce touch-and-go. Il nous attend à l'aéroport de Madrid. Pablo et moi étions voisins à Londres, nous avons passé plusieurs années en profonde amitié cimentée par de longues balades à cheval dans les divines campagnes du Kent et du Gloucestershire. J'ignorais totalement que le frère de Pablo avait été un galeriste réputé à New-York et Madrid et qu'il avait contribué activement à la reconnaissance du jeune Andy Warhol en Europe. Évidemment, quand Jean-Jacques, collectionneur avisé, entend le nom de famille de mon ami, il tombe des nues et la conversation ne tarit qu'à l'appel du vol pour Buenos-Aires. Nous sommes sur le tarmac avec 16h de vol devant nous, Jean-Jacques me propose un demi somnifère que j'accepte avec plaisir, je n'en ai jamais pris, j'imagine que l'effet sera immédiat quand tout d'un coup la carlingue est prise d'assaut par un collège espagnol en goguette. Les gamins réquisitionnent tous les sièges autour de nous, nous sommes cernés par une meute joyeuse, turbulente, hurlante qui nous empêche de fermer l'œil. Complètement hagards nous avons toutes les peines du monde à sauter dans le petit coucou qui va nous faire traverser le Rio de la Plata et nous amener au cœur de Montevideo. Je suis stupéfait par le contraste entre la capitale argentine aux grands airs parisiens, ses immenses boulevards bordés d'immeubles haussmanniens, seuls les arbres tropicaux chargés de fleurs sublimes rappellent que nous ne sommes plus en Europe, et Montevideo où l'on croise des charrettes tirées par des mules. En traversant le fleuve il nous semble avoir reculé dans le temps. Nous pressons le pas, les schistes verticaux nous attendent. Voilà San Juan, un minuscule village minier au cœur de nulle part. Une place de Far-West bordée d'arceaux ; des types à moitié endormis sous leurs chapeaux bizarres, la bombilla bien plantée dans le maté, nous regardent comme si nous étions deux extraterrestres. L'hôtel doit remonter à la conquête de l'Amérique, tout branlant, mais c'est le seul à quelques centaines de km à la ronde. Nous y croisons un groupe de bouchers français, bottés de haut comme des hussards, bruyants, venus en conquérants s'approvisionner en viande fraîche. Nous filons vers la zone où les sondages ont révélé l'extrême qualité de ce sol où, selon les projections

de mon ami, les vignes donneront leur meilleur. La zone est composée de deux parcelles séparées par des amas de gigantesques blocs de granit qui, semblables à

la colonne vertébrale d'un dinosaure, paraissent filer sur des kilomètres. Nous entrons dans l'herbe haute faisant lever devant nous des myriades de passereaux colorés, en langue guarani, Uruguay signifie « le pays des oiseaux » ou « le pays de l'oiseau Uru », un passereau coloré qui colonise les rives du Rio de la Plata ; je marche en plein rêve quand à notre approche un lézard géant s'enfuit en se dandinant. Nous approchons des vertèbres du dinosaure. A notre plus grande stupéfaction, elles sont couvertes de signes curieux, de symboles solaires, des silhouettes stylisés d'hommes en prière, des oiseaux, tout un bestiaire magique s'offre à nous. Nous nous regardons, complètement interloqués. Tout ceci ressemble à un site archéologique, nous fonçons à la mairie du pueblo. C'est apparemment l'heure de la sieste, les fonctionnaires municipaux ne sont pas ravis d'être dérangés par deux gavachos<sup>[1]</sup> en pleine sieste. On nous apporte la carte, Jean-Jacques pointe la zone grisée censée représenter les os blanchis du squelette préhistorique. Là-bas, ils l'appellent « la montaña » ce qui nous fait bien sourire mais il est vrai qu'à San Juan, si vous montez sur un annuaire, rien n'arrêtera votre regard, et par beau temps je suis sûr que vous pourrez voir jusqu'aux abords d'Ushuaïa. La montaña ? à qui appartient la montaña ? demande Jean-Jacques. Le fonctionnaire étonné fait les yeux ronds : « Mais, elle est à vous señor francés ! Vous venez de l'acheter » ! Stupeur et tremblements. Il continue : « Les pétroglyphes ? ». Nous apprenons qu'ils sont de la main des Mahometas ; « Ils étaient très courageux, ce sont les seuls à s'être battus contre les Espagnols et c'est ici qu'ils venaient se cacher ! ».

Dans l'avion du retour, Jean-Jacques dessinait les plans d'un musée archéologique et d'un chai enterré qui n'altérerait pas la vue. Mes cousins argentins m'attendaient de l'autre côté du fleuve pour me présenter à la famille qui n'avait pas encore pu venir en Béarn, l'asado a réuni toute la parentèle, j'avais environ soixante-dix cousins et cousines autour de moi à qui je disais ma chance d'avoir vu naître ce Madiran du Nouveau-Monde.

[1] L'étranger en pays hispanique est toujours un gavacho.

## Marc Bélit

### **Un portrait de Mathias Enard**



Au physique c'est un ours, aussi large que haut, lourd, des jambes courtes et épaisses, un torse de docker, une énorme tête, une hure comme disait Danton de la sienne, avec une barbe qui lui mange le menton et des cheveux qu'il repousse à l'arrière d'une main lourde essuyant une sueur qui perle son front à chaque instant. C'est un homme puissant que l'on imagine assis écrivant tout le temps, une sorte de Balzac ou de Rabelais pour la plume qu'il a prolige et vagabonde. C'est l'un de nos meilleurs écrivains contemporains.

Voilà un homme pourtant qui voyage et voyage beaucoup : au Moyen-Orient surtout. Formé aux langues orientales, il enseigna l'arabe à l'université de Barcelone assez longtemps. Aujourd'hui avec une chronique dans « le monde » et une émission hebdomadaire à « France Culture », plus le tirage conséquent de ses livres, il ne doit plus avoir besoin d'enseigner. Couvert de récompenses, dont le Goncourt et quantité d'autres, c'est un écrivain reconnu. Je ne dirais pas que son dernier livre « Déserteur » qui mêle deux histoires très éloignées l'une de l'autre soit des plus faciles à lire, mais séparément et chacune se suffisant à elle-même, elles sont très bien écrites et faciles à suivre. Comme il aime les complications il a tenté un tressage de deux récits qui abordent la nature humaine et l'histoire selon deux angles convergents. Son sujet permanent est toujours le même : la guerre principalement.

Son œuvre développe l'image d'un monde dont la toile de fond est la guerre des hommes depuis le premier titre de sa réussite romanesque : « la perfection du tir » qui

date de 2003 lequel raconte l'histoire de ce sniper qui tue sans se poser de questions et qui n'est pas sans évoquer « l'exécuteur 14 » d'Adel Hakim.

Son style est baroque, inventif, abondant, créatif, il voit et respire large comme dans ce livre qui s'intitule « Zone » ou un espion raconte sur 500 pages sans ponctuation son voyage entre Paris et Milan en une seule phrase qui festonne toutes les guerres méditerranéennes, les guerres en cours et les plus anciennes à la façon de Michel Butor dans « la modification », mais en plus atroce. Claustrophobie assurée. C'est le transsibérien à l'échelle de l'Europe et jusqu'à Vladivostok.

« Boussole » qui lui vaudra le prix Goncourt en 2015 renverse l'axe et inventorie les rapports de l'orient et de l'occident dans un appartement viennois celui d'un musicologue établissant ainsi un pont entre ces deux civilisations comme il le fera en 2010 avec un autre très beau livre : « Parle-leur de bataille de rois et d'éléphants », un conte fictif de la vie de Michel-Ange venu proposer au sultan Bajazet II, la construction d'un pont sur le Bosphore dans une Constantinople ouverte et accueillante aux juifs marranes chassés par les rois catholiques d'Espagne. On voit que l'homme n'est jamais à court d'imagination.

Ce récit court nerveux et subtil sera couronné par le prix Goncourt des lycéens.

Mais le romancier n'a pas que le Moyen-Orient comme « boussole » (titre d'un autre livre), il est aussi capable de revenir dans son Poitou natal et de broser dans « la confrérie des fossoyeurs » une fresque rabelaisienne au motif d'un jeune anthropologue venant enquêter sur la vie à la campagne au XXI<sup>e</sup> siècle. Prétexte à faire défiler une galerie de personnages comme des ces fresques du Moyen Âge (on pense au triomphe de la mort) lors d'un banquet d'ivrognes qui dure plusieurs jours ou l'on voit les morts se réincarner en animaux dans un délire verbal joyeux. Des animaux du reste il sait leur donner une âme, comment cet âne qui accompagne le déserteur et une femme tondu sur les routes d'un improbable Sud ravagé par la guerre et soumis au danger des rencontres et aux orages.

Mathias Enard pour tout dire est le contraire d'un Jean Philippe Toussaint tout en contrôle et maîtrise de sa phrase et de ses mots qu'il a rares. Ses « opus » n'excèdent que rarement la centaine de pages. Enard est plutôt du style volcanique, les phrases se déversent, puissantes et soutenues, il opère non par un relâchement du style au contraire, mais par la crue et le rythme qu'il impose à sa langue et en fait l'une des plus lyriques et baroques qui soient. S'il fallait le comparer, ce serait à un Umberto Eco qui aurait choisi Rabelais pour maître. Ceux qui ont pu l'entendre ce soir de novembre 2023 à Pau, n'auront pas été déçus.

## BRÈVES



**Marguerite de Navarre**

C'est le jeudi 30 novembre à 18h que fut présenté au Musée Basque le livre d'Ixabel Etxeberria "*La reine Marguerite de Navarre (1492-1549), lettres et pièces de théâtre*". Organisée par l'Académie de la langue basque *Euskaltzaindia*, en partenariat avec la Mairie de Bayonne et le Musée Basque, la conférence se déroulera en langue basque avec traduction simultanée.

Quant à l'ouvrage d'Ixabel Etxeberria, il est édité par *Euskaltzaindia* en collaboration avec l'Office Public de la Langue Basque. En mettant en lumière la vie et l'œuvre de Marguerite Reine de Navarre, l'auteur a voulu montrer la place importante qu'occupaient les femmes dans la politique et la culture européennes au XVIème siècle, vu de la Navarre. Cet ouvrage dévoile aussi que le théâtre était très présent dans le travail de Marguerite. Originaire d'Urrugne, Ixabel Etxeberria est docteur en langue basque et en littérature basque.

J'avais eu l'occasion d'évoquer cette remarquable figure de la Renaissance au cours de ma conférence "*Les Pyrénées, de l'Impératrice Eugénie à Edmond Rostand*", prononcée à Cambo en la demeure du grand écrivain dans le cadre du Festival Musical et Littéraire d'Arnaga et illustrée musicalement par le ténor Ramuntxo Luberiaga.

J'y relatais que c'est à la suite de son mariage en 1527 avec Henry d'Albret, deuxième du nom, fils de Jean, roi de Navarre et de Catherine de Foix, que la soeur du roi de France François Ier était partie rejoindre ses nouvelles terres... Marguerite de Navarre avait-elle emporté vers son premier séjour dans la rude capitale béarnaise les chroniques dont Froissard avait enluminé la cour de Gaston Febus ?

À ce qu'il paraît, l'austérité de la bibliothèque qui l'y attendait était à l'image de la résidence de son nouvel époux, à peine un village de trois ou quatre rues avec une église, que dominait la masse gigantesque du château dressé sur son promontoire caparaçonné de pierre : la vision n'avait certes rien d'attrayant aux yeux de la délicate soeur de François Ier, accoutumée aux raffinements de l'architecture et de l'esprit de la Renaissance sur les bords de Loire...

Mais pendant que son époux Henry d'Albret, roi dépossédé de la Navarre d'Outre-Pyrénées annexée par Ferdinand d'Aragon, mais resté seigneur souverain de Béarn et de la Basse-Navarre rêvait de reconquérir ses terres perdues d'outre-mont avec l'aide hypothétique de son beau-frère François Ier, Marguerite se laissa gagner par la beauté des lieux...

Femme parmi les plus instruites de son temps, Marguerite de Navarre avait fait de la Cour de Navarre (ou de ce qu'il en restait après les annexions de Ferdinand d'Aragon) et de sa capitale, Pau, un foyer de l'humanisme de la Renaissance en y faisant venir les « gentilshommes les mieux faits et les mieux enlangagiés », savants, poètes, peintres et musiciens, toute une brillante élite d'artistes et de littérateurs que Marguerite nourrissait et protégeait d'une main royale, parmi lesquels son valet Clément Marot.

Et, tout en ornant de jardins le château de Pau, ou pendant ses séjours aux Eaux Bonnes, elle se plut, avec ses compagnons, "d'aller tous les jours, depuis midi jusques à quatre heures, dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillus que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur ; là, assis à nos aises, dira chacun quelque histoire qu'il aura vue ou bien ouï dire à quelque homme digne de foi. Au bout de dix jours auront parachevé la centaine." Et à l'heure où s'ébauchait ainsi l'Heptaméron, son célèbre ouvrage dans la droite lignée de Boccace, Bernat d'Etchepare, vicaire bas-navarrais de l'évêque de Bayonne et qui fut un temps emprisonné à Pau par le beau-père de Marguerite, obtenait du Parlement de Bordeaux le privilège d'éditer son « Linguæ Vasconum Primitiæ », premier livre imprimé en langue basque (1545)...

M-L C.

## Castaing



Henri Joseph Castaing, *Jeune femme*, 1900

Chers amis,

Hier soir, nous étions nombreux à assister à la présentation des parcours de Joseph et René-Marie Castaing par la guide conférencière Gabrielle Doucinet, dans la salle du théâtre de Navarrenx .

Michel Castaing, alerte nonagénaire, nous avait fait la joie de venir. Tout sourire, il accueillait le nombreux public qui se pressait dans la salle, heureux de retrouver ses nombreux amis venus exprès de Pau et des environs.

A l'issue de la causerie, le micro circule dans la salle, une dame lui demande pourquoi la ville de Pau ignore, de façon ostentatoire, « ses » artistes. Michel prend la balle au bond et nous apprend que le musée des Beaux-arts possède une dizaine d'œuvres de Joseph et une vingtaine de tableaux de René-Marie mais qu'il a fallu plus de trente ans pour qu'enfin l'un d'entre eux sorte des réserves et soit exposé aux cimaises. Très ému, il nous raconte qu'en 1994 il propose au maire, André Labarrère, d'organiser une exposition pour célébrer dignement le centenaire de la naissance de René-Marie qui vit le jour à Pau en 1896. Le maire se montre enthousiaste, Michel se met au travail et commence à contacter les propriétaires des toiles qu'il souhaiterait voir exposées. Alors que depuis plusieurs mois déjà il se consacre à son beau projet, il rappelle la mairie de Pau pour lui faire part de ses avancées. Soudainement, le ton se fait amer, Michel ne nous épargne aucun détail des reculades du maire et des pathétiques rencontres qui s'en suivirent, évoquant avec une émotion contenue les nombreux courriers adressés à l'édile et restés sans réponses, bref tout le mépris auquel il a dû faire face alors qu'il proposait à la ville une exposition clé en main. Au moment de rendre le micro à la salle, Michel Castaing a regretté que « les artistes béarnais soient à l'index à Pau ». Ce furent ses derniers mots, il s'effondre alors, apparemment victime d'un malaise. Moins de dix minutes plus tard, les pompiers de Navarrenx étaient sur place, massage cardiaque, défibrillateur, il était déjà trop tard. Michel est mort sur scène, en rendant hommage à son grand-père et à son père, entouré par ses nombreux amis.

Je sais qu'il en comptait de nombreux parmi notre assemblée, je leur adresse à tous mes plus sincères condoléances.

**Paul Mirat**



René-Marie Castaing, *Autoportrait*, 1937

Nombreux furent les Académiciens qui prirent le temps de réagir à cet évènement triste et inattendu mais pas imprévisible.

« Dans quelle tristesse votre message nous plonge..

L'histoire qu'a eu la force de conter Michel est si pathétique ...honte à ceux qui se sont si mal comportés . Le chagrin l'a tué... »

**M.A Gerbal.**

« Malheureusement les artistes béarnais récents et actuels sont méprisés par le Musée des Beaux-Arts de Pau. Mon ami Charalambos Lipsos qui présidait la Société des Amis des Arts de Pau s'y est épuisé avec plusieurs édiles et a renoncé. Et j'ai proposé à notre président un article pour nos publications sur l'oubli des valeurs initiales de la relation entre le musée et la Société des Amis. Elle fonctionne pourtant ailleurs. Ma fille qui dirige les musées d'Orléans expose depuis quelques années un Castaing dans son musée des Beaux-Arts. Cherchez l'erreur...Œuvrons avec l'Académie pour améliorer les choses dans ce domaine. Soyons des acteurs de la vie culturelle locale.

Toutes mes condoléances à la famille et aux proches de Michel Castaing».

**Patrick Voisin.**

« Merci Paul. Ton récit est poignant.

Avec l'émotion des ombres, il ne donne que plus de relief à l'œuvre de notre confrère disparu (dont trois tableaux sont suspendus aux cimaises de notre siège social à la Villa Lawrance) ».

**Pierre Peyré**

« Que dire de plus que ce sobre récit de Paul,

Ceci peut-être: j'avais dans ma villa un certain nombre de toiles de Joseph que j'avais montrées à Michel du reste: Je les ai mises en dépôt au siège de notre Académie...tout le monde peut ainsi les voir et elle correspondent merveilleusement bien à l'endroit car ce sont les muses, de la poésie, des arts plastiques et de la danse.

Condoléances, »

**Marc Bélit**

« Voilà une bien triste nouvelle pour tous ceux qui le connaissent !

Pour ma part, j'ai connu Michel Castaing à la librairie où il passait régulièrement. Il m'a bien souvent parlé de cette désolante situation. Il pestait contre les élus et les responsables culturels de la ville qui refusaient obstinément, particulièrement depuis les années 1990, de mettre en évidence les artistes palois du temps passé (les Castaing père et fils, mais aussi Gabard, Galos...), même lorsqu'on leur apportait un projet de manifestation tout prêt (alors qu'ils auraient pu – ce qu'ils ne manquent jamais de faire – les reprendre à leur compte en y ajoutant leur touche personnelle). Ce fut son cas, mais il y en eut d'autres qui n'eurent pas plus de succès, les proposant se voyant même traités par ces "décideurs" avec une condescendance méprisante ! À vous dégoûter de vouloir faire quoi que ce soit pour notre ville !

Lors de l'une de ses dernières visites, il m'avait apporté une affiche pour, dans une ville de l'est de la France me semble-t-il, enfin une ville bien éloignée de Pau, une exposition d'œuvres d'un peintre local dont les organisateurs avaient souhaité qu'y figurent aussi des œuvres de René Marie, qui avait été son camarade pendant la Grande Guerre. On est mieux considéré hors de chez soi et Nul n'est prophète en son pays !

Même si c'est douloureux pour sa famille, Michel a eu une belle mort, survenue alors qu'il défendait ce qui lui tenait tant à cœur, la mémoire de ces grands artistes que furent son grand-père et son père.

Mes plus sincères condoléances à sa famille et à ses amis ».

**Jean-françois Saget**

« Le message très pertinent de l'homme d'expérience Jean-François Saget me fait réagir.

Peut-on en tenir compte et agir en conséquence ? Il a tellement raison, lui dont la sagesse et la modération ont permis de préserver la formidable réussite des Editions Marrimpouey dont je fus un des premiers clients...

Je ne connaissais pas personnellement Michel Castaing (*je n'ai souligné que l'ouvrage consacré à René Marie Castaing écrit par Annie Roux-Dessarps, une amie aux Amis du lac*) mais je m'associe aux hommages émis par l'Académie.

Par contre – si j'y suis autorisé – il nous faudrait retenir la sévère leçon qui, très bien décrite dans le message de Jean-François Saget, nous saute aux yeux !

On sait depuis longtemps que, pour beaucoup, des hommes sont plus grands Morts que vivants ! Mais alors ceux qui le sont encore à l'Académie ne vont-ils pas vouloir tirer la leçon de ce cri : « *Ignorance, rejet, mépris...* » A vous dégoûter de vouloir faire quoi que ce soit pour notre ville ! »...

Notre silence (faiblesse, indifférence, lâcheté...) n'est-il pas encore d'actualité ?

Où sont les voix libres qui s'expriment contre cet état de fait signalé par Jean-François ?

Où sont nos prises de position contre nos responsables qui encore aujourd'hui négligent et ridiculisent culture, créations artistiques, initiatives intellectuelles... ?

Faut-il que nous soyons à ce point déçus, amers, désappointés, pour que la mort nous donne des arguments devant servir à une meilleure vie plus apaisée, plus conviviale des vivants !

Que faire : prier, réfléchir, agir ? Notre expérience, avec nos pieds encore sur terre, ne nous permet nulle illusion. Seul l'examen de conscience nous favorise un léger repos... Le combat est titanesque !

Les faits, même tragiques, les deuils que l'on oublie et les intentions reniées, ne doivent pas cependant nous autoriser à faire appel au seul courage.

Nous avons d'autres raisons, d'autres missions, pour ne pas être complices de ceux qui ont permis la colère et l'exaspération ici dénoncées.

Respectueusement ».

**Eric Gildard**

« Je ne peux pas rester silencieux face à cet événement tragique.

Les relations entre nos familles étaient fortes. J'ai des souvenirs de visites fréquentes rue Henri Faisans dans l'appartement sombre et vaste occupé par la famille Castaing, lorsque j'avais 10/12 ans. J'ai retrouvé Michel il y a quelques années pour échanger des archives familiales.

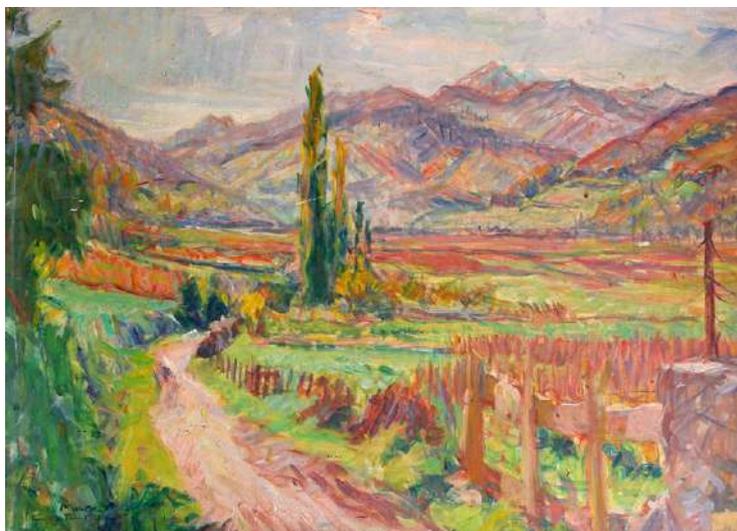
Je n'ai jamais compris le sentiment mitigé suscité par le grand artiste et son œuvre, même s'il est resté très présent dans de nombreuses églises de la région et à la villa Saint-Basile. Un peu d'entretien serait le bienvenu pour nombre des réalisations de René -Marie dans le Béarn.

Puisse le temps qui passe nous permettre de le (re)mettre à sa vraie place.

Amitiés. »

**Pierre Saubot**, le Cinquau

Qu'ajouter à cela ? Certes on parle d'une période des années 90 sous la municipalité d'André Labarrère et on ne commentera pas sachant les difficultés du Musée à l'époque. Mais pourquoi pas, dans le respect des prérogatives des conservateurs du nouveau Musée des Beaux-Arts proposer d'imaginer ensemble une présentation enfin de ces beaux tableaux en liaison avec notre centenaire. Nous allons prendre une initiative dans ce sens.



René-Marie Castaing, *Promenade champêtre à Bagnères de Bigorre, 1943*

## L'ACADÉMIE AUX CHAMPS ET À TABLE

Le déjeuner à la campagne ! Depuis le temps qu'on en parlait...a fini par arriver et ce fut vers le Vic-Bihl que se dirigèrent une vingtaine de convives au rappel de Marie-Luce Cazamayou vers le village de Sévignac qui comme on sait possède une belle église romane et une Abbaye laïque, et une bonne auberge (chez Courbet) , mais la pluie fine, ce jour-là put décourager les promeneurs.

Revenons à la table, elle fut prodigue comme toujours en Béarn et les absents qui ont eu tort, n'auront pas la satisfaction de savoir le nom des mets qui ont réjoui les papilles des présents (outre la conversation qui fut des plus animées), mais on retiendra simplement pour la fin la fameuse « omelette norvégienne » des fêtes et banquets » de l'enfance à la campagne flambée au grand Marnier, ce qui n'a pas échappé à l'œil de Paul Mirat qui en a fait un cliché. (Voir photos)





# Chronique

## Marie-Luce Cazamayon

### **Enfin décembre !**

Les dernières tempêtes ont embrouillé les rues des villes et des villages, ont abandonné presque au désespoir les habitants du Nord de notre pays qui pataugent, et vont patauger encore, hélas, dans la boue des fleuves et des rivières qui débordent. Il est presque un peu indécent de voir s'installer partout les signes extérieurs de l'approche de Noël. Mais j'entends aussi, déjà, autour de moi, se plaindre ceux qui voient arriver sans envie la période des cadeaux, de la joie officielle, et des festivités de fin d'année...

Pourtant, décembre garde sa magie. Une magie qu'avait su rendre dans un seul vers, notre poète Georges Saint-Clair, l'Abbé Bégarie : « Cristalliser avec décembre ». Vouloir expliquer, ou comprendre, comment et pourquoi cette évocation finalement plutôt abstraite, symbolise cette magie, c'est peine perdue. Autant expliquer les dames blanches, vapeurs instables qui montent de nos gaves à l'approche de l'hiver, ou la mystérieuse ombre à l'envers que propulse le clair de la lune. Et comme Cendrillon perdra tout à Minuit, il serait vain de prolonger le sortilège après le 31 décembre. Le sapin devient anachronique, les bûches et les guirlandes aussi, le Petit Jésus peut aller se rhabiller, on n'en veut plus. On se consolera avec les Rois et leurs gâteaux, les fèves et les galettes, plus rien du sortilège.

Mais voici décembre et son cortège de poésie, d'espoir, de rituels, né sans doute de la tradition chrétienne, mais qui n'ont même plus besoin de l'aspect religieux. Peut-être qu'il est difficile d'aimer à ce point décembre quand on n'a pas connu l'enfance dans une famille nombreuse et dans une grande maison à la campagne. Pourtant ce besoin de magie pour des rituels n'est pas que celui d'une fille de la campagne française très chrétienne. Je me souviens d'un épisode de Sex and the City où une amie de l'auteur allait épouser son fiancé israélien. Tout à coup, je comprenais sa déception : non, non, il ne serait plus pas question de fêter Noël ! Elle se révoltait : je pourrais faire un petit sapin et décorer la maison ? Non ! Et préparer des cadeaux pour nos enfants si nous en avons... Mais non ! et, et.. Rien du tout, ce sera un jour comme les autres ! Désolée, catastrophée, elle fit un sapin et une dernière fête de Noël un jour de septembre, quelque temps avant son mariage... mais elle pleurait, ce n'était pas Noël !

Dans la grande maison de Laàs, les esprits des anciens sont encore là, et nous ne pouvons pas les abandonner en laissant la maison vide et froide. Nous serons tous là autour du sapin le soir du 24, et avant, on peut compter sur chacun et chacune. Pour l'une tout doit être impeccable, pas de poussière, vrombissement de

l'aspirateur de haut en bas et de bas en haut, sortie énergique du loup, pas celui des contes de fées, celui qui accroche les toiles et les araignées, si on ne veut pas entendre ma petite citadine hurler en sortant de sa douche : elle a vu une mygale ! Création de moyens efficaces pour nettoyer les couverts en argent et les chandeliers de la maison... et on entend encore maman : n'oubliez pas le cuivre de ce splendide chaudron, il doit briller, on doit se voir dedans ! Réquisition de serviettes blanches du vieux service de table... oh... non... pas de papier le soir de Noël... Le sapin doit arriver assez tôt et trouver des filles et leurs copains pour suspendre les bulles dorées et les boules rouges, les guirlandes de plumes et les nœuds de satin. Une telle tyrannie de la part des esprits de ces lieux car, même si nous n'allons pas à la messe de minuit, les bouchons de champagne ne sauteront que si nous avons égrainé, devant les yeux écarquillés des tout-petits, les chants classiques du « vent frais, vent du matin... », « dans son manteau rouge et blanc... », et enfin du « Petit papa Noël », et « des anges dans nos campagnes ». Nous savons depuis quelque temps que nous pouvons chanter en pleurant...

Déjà, dans les anciennes soupières, arrive à table le bouillon de bœuf aux perles du Japon. Alors, le sapin, satisfait de notre cérémonie, nous laisse partir vers les grandes tables dressées à côté. Les petits restent avec lui, lui parlent, le remercient, lui piquent une boule dorée trop belle, pendant que les conversations reprennent. Les yeux sont encore un peu rouges mais les mouchoirs ont disparu. Autre magie : nous étions les enfants, nous avons été les jeunes parents, nous sommes les grands parents. De toute façon Noël ne serait pas Noël, sans joues ridées, sans oreilles un peu dures.

Alors un dernier cadeau : revoir le film de Ingmar Bergman, Fanny et Alexandre qui commence et finit par cette soirée magique d'un Noël familial.

## Décoration



Par décret paru au JO du 29 novembre nous apprenons l'accession au grade d'officier de l'ordre national du mérite de notre confrère Philippe Arraou dont les responsabilités au plan local et international dans sa spécialité sont ainsi reconnues.

Le ruban bleu obtenu il y a dix ans par l'intéressé cède la place à la rosette, les puristes accorderont les couleurs au vocabulaire éventuellement.



Bravo à notre confrère et au renom que cela ajoute à notre Académie.